

# I

Ceci est l'histoire d'une femme et d'une ville. La première fois, à la lumière du couchant, la ville m'apparut scintillante comme la nouvelle Jérusalem. Je sentais enfin se rapprocher la fraîche verdure de la terre après des semaines passées sur l'océan. Nous avons franchi le chenal entre Long Island et Staten Island et venions d'entrer dans la baie supérieure de New York. C'était le dimanche 2 août 1778.

Le matin suivant, M. Noak et moi-même montâmes sur le pont une heure ou deux avant l'aube. La ville était maintenant à portée de main, mais, à la lumière du jour, elle avait perdu ses vertus célestes, se révélant comme une bourgade provinciale sans attrait. On nous avait informés qu'un incendie avait éclaté durant la nuit, mais ce fut un choc d'apercevoir cette immense traînée de fumée au-dessus de l'île.

Une odeur âcre de brûlé flottait jusqu'à nous. Le feu couvrait toujours sous les restes calcinés des immeubles noircis. Des hommes couraient en tous sens sur le quai qui longeait les docks. Une file de soldats bougeait au rythme d'un tambour invisible.

— On dirait que la ville a été mise à sac, dis-je.

Noak se pencha par-dessus la rambarde.

— Le capitaine affirme qu'il s'agit d'un incendie volontaire. C'est le deuxième, vous savez, monsieur Savill. Le

premier a eu lieu il y a deux ans. Ils ont alors accusé les rebelles. Et c'est encore le cas.

— New York est loyaliste, n'est-ce pas ?

— Pour certains, être loyaliste est une commodité, dit Noak, et, comme n'importe quelle commodité, je suppose que la loyauté peut être achetée ou vendue.

Au-dessus des nuages de fumée, on apercevait le bleu franc du ciel. J'empruntai sa longue-vue à un jeune officier qui prenait l'air sur le pont. Les maisons restées intactes étaient pour la plupart faites de briques et de moellons, hautes de quatre ou cinq étages, et couronnées de bardeaux aux couleurs délavées. Certaines avaient des terrasses de toit sur lesquelles se mouvaient déjà de minuscules silhouettes humaines.

Au sud, nombre d'édifices étaient coiffés de toits à pignons à la mode hollandaise, reliques du temps où la ville s'appelait La Nouvelle-Amsterdam.

— J'avoue que j'avais imaginé quelque chose de plus engageant, dis-je. Quelque chose qui ressemblerait davantage à une ville.

— Ce n'était pas comme cela avant la guerre, monsieur. Mais les apparences sont trompeuses en période de prospérité. Croyez-moi, il y a beaucoup de richesses ici. La possibilité de faire du profit et bien d'autres choses encore.

Je baissai les yeux vers le courant d'eau verdâtre qui lapait la coque du navire. Des paquets de suie apportés par la brise niellaient la crête des vagues, leur donnant un aspect visqueux. Le feu s'était déclaré très tôt dans la matinée.

Sous la surface de l'eau ondoyait une sorte de grande loque pâle. Juste au-dessus, les mouettes tournoyaient en piaillant comme des damnées. Le chiffon s'était pris dans le cordage d'une chaloupe à la remorque. L'étoffe tressaillait dans le courant. Elle paraissait vivante. À

quelques mètres<sup>1</sup> de nous, le jeune officier qui m'avait prêté sa lunette jura dans sa barbe.

On devinait un long pan d'étoffe, à peine visible, sous la loque entortillée autour du filin. Je pensai à un homme-poisson ou quelque autre créature étrange. L'officier aboya un ordre à l'un des hommes d'équipage qui, un moment plus tard, se pencha au-dessus du bastingage avec une gaffe.

— Pitoyable, dit M. Noak en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Quoi donc ? demandai-je.

Noak hocha la tête en direction de l'homme-poisson.

Le marin avait harponné la loque avec son crochet. Autour, l'eau claquait et tourbillonnait, devenant de plus en plus trouble et grise. Les apparences sont trompeuses en période de prospérité, songeai-je. Ce n'est pas une loque. C'est une chemise.

Le marin tira sur son grappin. La chemise s'éleva de quelques centimètres au-dessus des vagues, s'entortilla. Il y eut un bruit de succion comme si l'homme-poisson faisait claquer ses lèvres. L'eau se brouilla, et un effluve pestilentiel remonta jusqu'à nous, nous obligeant à reculer et à nous couvrir le visage. Trois mouettes piquèrent sur le fardeau, puis s'enfuirent à tire-d'aile.

J'entrevis un instant le visage de l'homme-poisson, ou plus exactement ce qui aurait dû être son visage s'il n'avait été dévoré par les monstres des profondeurs. L'homme-poisson n'avait pas non plus de queue, mais deux jambes pâles qui flottaient derrière lui. Des lambeaux de chair en décomposition se détachaient des cuisses boursouflées, dégageant une odeur de viande pourrie.

---

1 Le système métrique n'ayant été adopté officiellement en France qu'en 1790, il peut sembler anachronique de l'utiliser ici dans un récit qui se déroule en 1778. Dans la version originale, le narrateur a recours au système anglais. Pour rendre la compréhension du texte plus facile, nous avons pris le parti d'opter pour un système d'unités de mesure familier au lecteur. (NDT)

Le corps retomba dans la mer, aussitôt happé par le courant qui l'emporta au loin, et l'odeur avec lui.

— Ne pourraient-ils pas au moins enterrer leurs morts ? m'offusquai-je.

L'officier m'avait entendu.

— Il s'agit probablement d'un des prisonniers des pontons amarrés en amont, monsieur. La plupart sont des marins qui ont été capturés par les corsaires. Ils les jettent par-dessus bord.

— Est-ce qu'ils ne méritent pas mieux que ça ?

Son visage rond, bon enfant, se fendit d'un sourire.

— La plupart sont des malfaiteurs, monsieur. Et puis, ce n'était après tout qu'un rebelle.

— C'est aussi plus économique, ajouta Noak. Même si, en ce qui concerne le Trésor de Sa Majesté, cela ne fait pas grande différence. Car il y aura sûrement quelqu'un pour réclamer des indemnités – pour le suaire, le service funèbre, etc.

Je regardai en aval. Au loin, les mouettes semblaient danser comme des cendres noircies dans le ciel bleu. Le cadavre n'était plus visible. La mer était vorace.

— Comme je vous l'ai dit, monsieur, reprit Noak, il y a moyen de faire du profit ici. Cela est vrai même en temps de guerre. Et peut-être même davantage en temps de guerre.

C'était le premier cadavre qu'il me fût donné de voir à New York, et le premier des deux hommes morts que je vis ce jour-là. En tant qu'individu, celui-là ne représentait rien pour moi. Nous n'avions rien en commun, hormis notre humanité partagée. Je ne saurai jamais qui il était ni comment il était mort, ou qui avait jeté son corps dans l'East River.

## II

J'avais rencontré Samuel Noak à bord de l'*Earl of Sandwich*, un bateau-poste dont M. Rampton, mon supérieur hiérarchique, détenait des parts et qui servait essentiellement à acheminer le courrier vers l'Amérique du Nord et les Indes de l'Ouest depuis l'Angleterre.

La compagnie arrondissait les juteux bénéfices que lui rapportait l'entreprise en accueillant à bord quelques passagers. La plupart étaient, comme moi, des agents d'affaires, mais certains faisaient la traversée à titre privé. C'était le cas de Noak.

Nous avons été aussitôt amenés à cohabiter dans la promiscuité d'une cabine à peine plus grande que le chenil qu'occupait le mastiff de la maison de campagne de M. Rampton. Noak était un petit homme fluet qui portait ses cheveux cendrés attachés avec un ruban brun et un soupçon de poudre par souci de gentilhommérie. Il tirait tellement ses cheveux en arrière que les os de son visage semblaient pointer sous la peau.

Il aurait pu avoir entre vingt et trente ans, était réfléchi et parlait avec un accent nasal caractéristique de son Massachusetts natal. Sa mine sévère dégageait une rigueur puritaine. Avant même que nous eussions levé l'ancre, j'avais décidé de garder mes distances avec M. Noak. Mais je ne m'étais pas préparé au ballotement constant des vagues et j'avais été rapidement laissé seul avec les effets terrifiants des intempéries.

Quelques heures après avoir quitté Falmouth, j'avais plongé dans les abysses d'une grande souffrance mentale et physique. J'étais persuadé que j'étais en train de mourir et que le bateau sombrait. Ma condition était si misérable que j'aurais voulu voir le monde s'anéantir pour mettre fin à mes agonies.

C'est alors que j'avais commencé à voir Noak différemment. Ce fut lui qui m'épongea le front, vida ma cuvette et vint à mon secours, lui qui m'infligea ce qu'il assurait être un vieux remède de marin contre le *mal de mer*<sup>1</sup> en me faisant ingurgiter du porc bien gras jusqu'à ce que l'estomac cesse de se rebeller.

Peu à peu, au fil des jours et des longues nuits, mes symptômes avaient fini par disparaître. M. Noak m'avait fait boire du thé de Souchong additionné de rhum pour faire passer mes maux de ventre et m'aider à tomber dans le premier sommeil profond que j'appréciais depuis notre départ.

Devant une telle gentillesse, je ne pouvais plus tenir Noak à distance, même si je l'avais souhaité. Lorsque j'eus recouvré la santé, nous n'avions pas concilié de réelle amitié, mais étions devenus l'un pour l'autre bien plus que de simples connaissances. Il est difficile de ne pas être courtois envers un homme qui vous a ramené à la vie.

— Allez-vous rester à New York, monsieur ? lui avais-je demandé un après-midi.

Le temps était calme et nous prenions l'air sur le pont après déjeuner.

— Ou avez-vous encore de la route à faire ?

— Non, monsieur, j'ai un poste de commis chez un entrepreneur qui m'attend en ville. C'est un ami de mon oncle qui m'a trouvé cette place.

---

1 En français dans le texte. (NDT)

— Je suis surpris que vous ayez souhaité quitter Londres, où les opportunités doivent être autrement plus nombreuses.

— Vrai, avait-il dit, mais à New York, je serai commis principal, alors qu'à Londres je n'avais aucun espoir de promotion. Et puis j'avais envie de revoir ma terre natale.

— Où étiez-vous employé ?

— Chez monsieur Yelland à Middle Temple. J'y suis resté trois ans.

— Je connais ce gentilhomme. Du moins, je l'ai croisé une ou deux fois.

— Vraiment ?

— J'ai un poste au Département américain, avais-je expliqué. Comme vous le savez, monsieur Yelland représente les intérêts de nombreux loyalistes. Il nous rend parfois service en nous transmettant leurs requêtes.

C'était un euphémisme. Noak l'avait sûrement compris. M. Yelland était l'un des rares avocats de Londres qui avaient des raisons de bénir cette guerre inutile, car elle s'était avérée très lucrative pour eux. Lui et ses confrères entretenaient une copieuse correspondance avec le Département. Londres regorgeait de loyalistes convaincus auxquels le Département américain devait compensation pour les pertes qu'ils avaient subies du fait de leur soutien à la Couronne.

— Allez-vous rester à New York longtemps, monsieur ? m'avait demandé Noak après un long silence.

— Un mois, peut-être deux. Lord George m'a confié une mission dont j'ignore combien de temps elle va me prendre.

M. Noak avait acquiescé comme s'il témoignait sa révérence à l'auguste nom de lord George Germain, le secrétaire d'État du Département américain. La vraie raison de mon affectation était plus prosaïque : M. Rampton, l'un des deux sous-secrétaires, avait décidé que j'irais à

New York, et lord George avait signé l'ordre requis, même si je n'étais pas certain qu'il sût réellement qui j'étais.

— Nous pourrions peut-être nous revoir, avait dit Noak.

— Peut-être, avais-je acquiescé, bien que secrètement résolu à ne pas entretenir notre relation une fois en Amérique.

— Où allez-vous loger ?

— Chez le juge Wintour. Un vieil ami de monsieur Rampton, le sous-secrétaire du Département.

— Ah ! mais bien sûr, dit-il. Connaissez-vous le juge ?

— Seulement de réputation.

Noak avait marqué un silence.

— On dit que sa belle-fille est d'une grande beauté.

— En effet.

— Et l'héritière de Mount George.

— Le vent fraîchit. Je devrais descendre.

— Vue une fois, jamais oubliée, avait murmuré M. Noak. C'est du moins ce qu'on raconte. À propos de madame Arabella Wintour.